

*« La vie est la voie de la mort,
La mort est la voie de la vie. »*

Proverbe chinois

*« L'homme ne refuse pas son
soupir à la mort qui arrive. »*

Proverbe africain

*« Tout ce que l'on invente est vrai [...].
Tout ce que l'on imagine possède
sa vérité propre [...] »*

Flaubert

Marikel Rolles

Évasion. Elle a besoin d'évasion. De prendre le large, partir, mettre les voiles. Elle peut décliner son besoin de s'échapper de toutes les manières et dans toutes les langues. Elle peut le crier, le hurler.

Partir. Partir vite et loin. Mettre une distance entre elle et sa vie, mettre des kilomètres entre elle et sa routine. Cette routine qui l'assomme, qui la plonge dans une léthargie fatale. Mettre de la distance avec ces gens qui l'abreuvent de leurs malheurs, de leurs pleurs pathétiques. Fuir avant que tout explose. Disparaître et ne plus être aux yeux de tous. Cet engourdissement meurtrier l'envahit doucement. Elle le sait. Elle comprend mieux maintenant, ces personnes qui abandonnent tout et partent un jour vers d'autres lieux, vers d'autres gens, vers d'autres vies. Comme elle, un jour, ils ont franchi la limite de leur endurance, le seuil de la patience à pouvoir écouter les autres. Ils sont partis, ils ont disparu. Ils sont passés de l'autre côté de la berge, ils ont pris le pont pour une autre rive. Comme eux, elle a dépassé la ligne rouge de sa capacité à souffrir pour autrui.

Sa dernière énigme a vidé ses réserves d'énergie et de patience. Elle n'y croit pas. Elle, toujours pleine de vitalité, est vidée. Elle ressemble aujourd'hui plus à une loque qu'à une athlète de haut niveau. Elle doit bien se l'avouer, cette dernière énigme lui a aspiré toute son énergie vitale. Sa dernière enquête dans le Cantal a bien failli lui couter sa réputation et sa santé. L'histoire de « Marie la sanglante ». Un groupe de jeunes en quête de sensations fortes, férus de tables tournantes, de planches de Ouija et de balades nocturnes dans les cimetières, a tout simplement fichu un bazar

infernale dans le village. Tombés par hasard sur la légende anglo-saxonne de Marie la sanglante, Bloody Mary et de son incantation, ils ont voulu tester leur courage. Cette incantation consiste à se mettre dans une pièce sombre, devant un miroir éclairé par deux bougies, placées de part et d'autre du miroir. Il faut ensuite prononcer par treize fois le nom de Bloody Mary tout en fixant le miroir. Apparaît alors le visage d'une femme ensanglantée. Il ne faut surtout pas croiser son regard, ni même prononcer d'autres paroles, sans quoi elle vous emporte vers les ténèbres et l'on vous retrouvera égaré.

Bien entendu, les jeunes téméraires ont invoqué l'esprit de Bloody Mary et est arrivé ce qui doit arriver. Des morts inexplicables dans le village et alentour. Comme toujours quand la police nage dans la semoule, c'est Marikel qu'on appelle. N'empêche que ces meurtres horribles ont totalement détruit l'ambiance du village. Treize jeunes cadavres trouvés morts chez eux. Pas de trace de violence ni de lutte, pas de blessure apparente, pas de casse, pas d'alcool, pas de drogue. La police a retrouvé, posés à côté de chaque cadavre, des parchemins signés par les victimes, un bouquet de fleurs fraîches, des lettres d'adieu, leurs cartes d'identité. Le plus surprenant fut l'album photos laissé bien en évidence. Album dans lequel les jeunes avaient mis les photos de leurs derniers instants. Conclusion de la police : un suicide collectif. Un suicide collectif ! Sans aucune trace de substance hallucinogène ! Pas d'alcool, pas même une petite clope. La police a juste trouvé une bouteille d'eau. Marikel n'y a pas cru à ce suicide collectif. Rien ne collait. Pourquoi treize jeunes gens parfaitement équilibrés, qui avaient tous des projets, qui faisaient tous du sport, qui n'étaient ni alcoolisés ni drogués, auraient brusquement décidé de mettre fin à leur jour ? Alors elle a enquêté. Elle a trouvé des indices étranges. Elle a finalement partagé ces indices avec la police qui a totalement ignoré Marikel et son intuition. La police a renoncé au suicide pour un homicide. Mais

sans mobile, sans coupable, sans arme du crime, l'affaire a été classée. Stop, fini, terminé, on passe à autre chose.

Même Marikel n'a rien trouvé. Elle n'a pas eu le droit de consulter les résultats de l'autopsie. Ce simple refus a éveillé chez elle des doutes. Pourquoi lui cacher les résultats de l'autopsie ? D'habitude, elle peut même assister à l'autopsie. Un échec pour Marikel. Un échec qui l'a fait douter d'elle pour la première fois. Marikel l'invulnérable, la judicieuse, l'experte. Marikel Rolles, la truculente, la non-conformiste, la rationnelle et fantasque. Marikel Rolles, petit bout de femme, un peu boulotte, cheveux bruns grisonnants, coupe garçonne plus pratique quand on n'a pas le temps de se coiffer. Lunette de myope qu'elle a remplacé par des lentilles de contact. Bottines en daim à talons carrés, jeans coupe droite, t-shirt noir et blouson en jean bleu et blanc à petits carreaux. Marikel n'est pas vraiment ce que l'on appelle vulgairement « une bombe ». Certains diront qu'elle est un petit laideron, un gentil boudin. D'autres diront d'elle qu'elle a la beauté du cœur. Marikel se situe dans la norme, ni trop belle, ni trop moche. Sa beauté passe inaperçue. Mais elle a d'autres atouts : l'organisation. Elle est autoritaire, n'aime pas les retardataires. Ses qualités principales sont son intelligence, sa perspicacité, sa vivacité, son énergie débordante, sa bonne humeur, son empathie. Son gros défaut : son caractère introverti, impénétrable, associable. Marikel Rolles aime la solitude. On dit d'elle qu'elle est une sacrée emmerdeuse, une fouineuse de première, une enquiquineuse. Ses vérités, ses prises de position dérangent. Marikel n'est pas flic, pas journaliste, pas détective privé. Elle n'est pas médium comme certains le pensent. Marikel aime les histoires. Elle aime trouver, chercher, dénicher des histoires et résoudre les énigmes. Parfois, la police lui demande de l'aide. Car l'intuition de Marikel est connue et respectée. Souvent, elle donne des conférences dans les universités, les écoles. On peut la rencontrer dans certains colloques sur l'étrange. Elle écrit, mais ne se considère pas comme un écrivain, bien qu'elle ait déjà publié

de nombreux ouvrages. Marikel n'a pas vraiment d'adresse connue. Elle possède pourtant une immense et vieille demeure dans le vignoble alsacien. Cette demeure est sa base, son refuge. L'endroit où elle va pour se cloîtrer, se ressourcer. Elle arrive quand on ne s'y attend pas. Elle est là quand on a besoin d'elle. Elle s'amuse lorsqu'on la qualifie à tort de sorcière ou de charlatan. Lorsqu'on lui demande de quoi elle vit, elle ne répond que par une phrase équivoque : « Je vis, tout simplement ! ». Marikel ne manque pas d'argent et cet argent contribue à son mystère. Marikel Rolles est une énigme. Quoiqu'il en soit, la bande de jeunes mystiques lui a donné des sueurs froides. Elle n'a pas réussi à mettre le meurtrier des treize meurtres atroces commis dans le village, sous les verrous. Cet échec lui reste en travers de la gorge, bien qu'elle ait reçu les hommages pour services rendus et pour avoir détricoté l'énigme. Hommage merdique d'une institution qui veut se donner bonne conscience. Le tueur court toujours et cela énerve Marikel. Après cette série de meurtres non élucidés, elle a bien failli tout arrêter. Marikel ressemblait à un soldat revenu du front. Mais Marikel est bornée et tenace. Elle n'abandonnera pas. Elle aime trop ce qu'elle fait. Résoudre les énigmes, elle adore. Cela l'amuse. Elle a juste besoin de repos. Surtout, elle a besoin qu'on ne lui parle plus ni de secrets de famille, ni de meurtres, ni même de fantômes pendant un certain temps.

Elle part, sans rien dire, elle va disparaître, pour un temps, pas pour toujours. Elle part simplement pour se retrouver, se reposer, se ressourcer. Mais elle ne part pas chez elle pour une fois. Sa vieille demeure attendra son retour. Elle part vers le sud, chez des amis. Elle s'en va et tant pis pour les autres. Elle s'en va et ne dira rien. Elle n'a dit à personne où elle va. Elle s'en va. Elle veut passer, comme les rescapés de la lassitude moderne, sur l'autre rive. Passer le pont. Plus de soucis, ni de recherche, ni d'enquête, ni d'article. Le repos total. Direction le sud. Direction le soleil, les cigales, la lavande. Elle a réservé une chambre dans un petit manoir. Au

programme : sieste et piscine. Elle voyage léger : une petite valise, le portable, un ordinateur, son carnet et son stylo, on ne sait jamais, prendre des notes, ne fatigue pas trop. Elle voyage en voiture coupé sport rouge. Elle voyage toujours en voiture et tant pis pour l'écologie. Elle a besoin d'être autonome, rapide, efficace. Elle doit pouvoir accéder partout. Elle change donc régulièrement de véhicule en fonction de ses besoins. Pour son escapade vers le sud, c'est le coupé sport rouge, un petit Mustang, son jouet. Il faut dire que dans son garage, elle n'a que l'embarras du choix. Un tout-terrain pour les endroits difficiles, un monospace diesel pour les longues routes, un petit véhicule électrique pour la ville, un Van aménagé avec tout le confort pour voyager avec toute sa maison et son coupé sport rouge pour le plaisir.

Elle part tôt le matin, à la fraîche. Elle roule tranquillement sur l'autoroute du soleil. Elle s'arrête de temps en temps. La pause biologique obligatoire devient alors un circuit pédagogique des cabinets autoroutiers. Cela devient parfois une terrible torture tant pour les narines que pour les yeux. Le cadre de lieux d'aisances change au gré des paysages autoroutiers et contribue au dépaysement du touriste. Entre les WC qui ne comportent pas de cuvette mais un simple trou dans le sol et un marchepied, qui permet un arrosage des mollets enflés, et les commodités VIP propres ou encore les toilettes high-tech dites sèches, le visiteur n'a que l'embarras du choix. Ailleurs sur les aires d'autoroute, les familles avec les enfants, fatigués, nerveux, prennent un repas léger et rapide. Les parents stressés, hurlent des ordres stupides aux gosses déshydratés qui triment leurs doudous et leur totoche d'un coin à l'autre. Les doudous se perdent, ils sont piétinés, abandonnés, écrasés, jamais ramassés. Les aires d'autoroute deviennent de véritables cimetières de doudous. Tristes et sinistres paysages sur la route des vacances. La prochaine fois, elle partira en septembre.

Eux, ceux qu'elle croise sur la route des vacances. Les automobilistes pressés, ceux qu'on appelle les juilletistes ou les aoutiens, partent en vacances pour changer de rythme de vie, mais ne changent rien à leur rythme, vitesse, nervosité, fatigue et agressivité sont leur essence. Partir vite, arriver vite, villégiature absurde dans des zones touristiques saturées de balourds incultes et omniscients. Ils sont les explorateurs programmés d'un monde mécanique. Ils partent car il le faut, ils partent sans savoir pourquoi. Ils partent, tels des errants autoroutiers, guidés par la voix électronique d'un GPS populaire qui leur indique les dangers, mais pas le danger. Le bitume brûlant des autoroutes les absorbe un à un, les dévore sans les digérer, les dénature avant de le déféquer avec fracas sur les plages du sud. Là, ces frénétiques citadins en quête de nature, souillent de leur présence le sable, la mer, les forêts. Mais ils sont heureux. Ils pourront raconter leurs exploits à leur retour. Ils ne raconteront pas les déchets laissés derrière eux, les cicatrices de leur passage. Les plaies béantes mettront des années à se refermer.

Elle continue sa route. Elle est comme eux certainement. Après tout, elle roule en coupé sport rouge, pas écologique du tout. Autoroute du soleil. Autoroute des cigales qui vont chanter tout l'été et se trouveront fort dépourvues dès les premiers jours de septembre. Autoroute des nouvelles résolutions, de l'insouciance dans l'inconscience. Autoroute des chimères qui mènent aux déconvenues. Autoroute vitale qui charrie son flux d'hommes et de femmes qui cherchent tous l'autre côté de la berge de l'autre côté d'un pont, qui cherchent tous le bonheur, la quiétude et la détente. Elle continue sur cette route, parmi eux. Eux, qui lui ressemblent. Eux, qui cherchent et ne trouveront jamais. Elle parmi eux, qui leur ressemble, qui cherche et qui pense trouver.

Le flux s'arrête. Péage. Elle a horreur de ça, c'est pourquoi elle est équipée d'un badge qui permet un passage aux péages fluide et rapide. Elle a horreur d'attendre. Elle passe. Elle jette un regard malicieux à tous les autres qui, dans les longues files, attendent et

s'énervent. Car, au péage, le détachement à cette vie matérielle est de courte durée. Le prix du bonheur est pesant et déleste le voyageur trop chargé. C'est le prix de la liberté. Payer pour être heureux. Payer pour un semblant de liberté. Payer pour une illusion de nature sauvage. Payer pour un retour aux sources.

Elle continue sa route. Prochaine sortie, c'est la sortie du repos. Prochaine sortie, c'est la séparation avec les autres. Prochaine sortie, la solitude enfin. Prochaine sortie, c'est l'autre bout du pont. Direction Le Pont-Saint-Esprit. Le coupé rouge roule lentement sur la petite route départementale, ombragée par d'immenses platanes. Puis elle s'engage sur une route communale étroite qui ne permet le passage que d'une seule voiture. Pourvu qu'aucun camping-car ne se soit perdu sur cette route. Elle continue, fenêtres ouvertes pour entendre le chant de cigales, le chant des oiseaux. Elle roule fenêtres ouvertes pour sentir l'odeur des prés surchauffés. Elle arrive. Les deux petites tours rondes l'accueillent. Elle passe devant le portail blanc, prend l'allée gravillonnée qui mène à l'arrière du château. Le coupé sport rouge se gare sous les platanes centenaires. Elle descend du véhicule, s'étire, sourit. Un énorme dogue allemand arrive en courant pour lui faire la fête. C'est Harley avec ses soixante-cinq kilos de muscles. Elle sort de son sac une balle de baseball qu'elle lui lance. Chaque fois qu'elle arrive, c'est le même rituel. Harley part en courant, renversant au passage une chaise.

Le manoir est devant elle. Le chant insistant des cigales l'enivre. L'odeur de la lavande la grise. Elle oublie les autres. Elle oublie tout. Le temps s'arrête. Le temps d'un bonheur, frêle et léger auquel elle s'accroche. Petite bulle fugitive et presque insaisissable de béatitude qui efface ses doutes et ses peurs. Elle est arrivée. Le manoir se cache derrière deux ifs majestueux. Seuls les tours du manoir sont visibles et la défient d'entrer en ces lieux. Un gazon parfait s'étale à ses pieds et l'invite à la flânerie. Des bancs en pierre, près d'un bassin, la convient. Des statues sibyllines observent, silencieusement, l'indiscrete qui dérange le calme des

lieux et l'apprécient avant de l'accepter dans leur fief. La porte principale est ouverte. Une grosse cloche permet de prévenir de sa présence. Elle sonne. Un homme arrive, le châtelain, décontracté, souriant, aimable, un parfait gentleman-farmer. Un personnage d'un autre siècle. L'accueil est chaleureux. Elle entend une voix qui l'appelle : Marikel.

— Marikel ! Ça fait plaisir de vous revoir ! Ça fait un petit bout de temps.

— Oui, je sais le temps file !

— On vous a préparé votre chambre, vue sur la piscine et le parc comme d'habitude. Pension complète. Suivez-moi. On passe par l'escalier de la tour.

— Ça fait plaisir de vous revoir et d'être ici. Je vais me régaler. Vos confitures me manquent. Y'a du monde ?

— Non ! Le château est réservé. Eugénie se marie.

— La petite Eugénie ?

— Comme vous l'avez dit, le temps file ! Ce n'est plus vraiment une petite. Elle a vingt-quatre ans.

— Qui est l'heureux élu ? Laissez-moi deviner : Elphège ?

— En plein dans le mille.

— Ça me fait plaisir de pouvoir être présente, sans vouloir m'imposer.

— On vous a réservé une petite place. Mais d'abord, la chambre ! Attendez, je vous aide à porter vos affaires. Vous voyagez toujours léger, incroyable.

— Je n'ai besoin que de peu de choses, l'essentiel est que mon portable, mon ordinateur et mon carnet soient à portée de mains.

La porte en bois est lourde et grince. L'escalier à vis en pierre qui mène à l'étage des chambres transporte l'hôte vers une autre époque.

L'escalier débouche sur un couloir long et étroit, suffoquant. Sur les murs, les portraits des ancêtres veillent sur les habitants des lieux. Deux fauteuils installés à côté d'un secrétaire regardent le

fond du couloir. Sur le secrétaire, de vieux livres en cuir et un album photo. Le couloir n'en finit plus. Des frissons la parcourent. Les aïeux semblent animés d'une vie inhabituelle. Leurs yeux la suivent, l'observent, la dévisagent, la transpercent, comme pour accéder à ses pensées les plus intimes. Elle se sent soudain dépouillée, vulnérable. Elle est prise d'une peur irraisonnée. Elle s'approche d'un tableau. La ressemblance avec l'homme qui se trouve près d'elle est étonnante, la même moustache, le même regard franc direct, un regard qui vous pénètre et vous perce à jour.

— Voilà votre chambre. Reposez-vous, le repas est servi vers dix-neuf heures sur la terrasse.

Soudain, elle entend des bruits de pas dans la chambre de la tour, celle en face de la sienne. Ces bruits l'intriguent.

— Le bois qui travaille, ces vieilles demeures chantent au moindre coup de vent.

Les bruits de pas, derrière la porte de la chambre de la tour, se font plus présents, plus bruyants, plus nets. Elle entend des frôlements. La poignée de la porte bouge.

— Ce n'est rien, vous verrez, vous dormirez comme un nouveau-né dans cette chambre, on a installé un ventilateur, on a changé le matelas et on a entièrement réaménagé la salle de bains.

La chambre de Marikel est grande, belle, chaude. Trop chaude. La pénombre de cette chambre aux couleurs lie-de-vin l'apaise. Sa frayeur incontrôlée disparaît.

— Si vous avez besoin de quelque chose, sonnez. En bas de l'escalier comme d'habitude se trouve la cloche de l'office.

Il disparaît. Elle pose sa valise près du lit. Elle met le ventilateur en marche et s'approche de la fenêtre. Elle observe discrètement, cachée derrière le volet. Devant elle s'étalent trois terrasses engazonnées et la piscine autour de laquelle s'offrent à la sieste des chaises longues. De sa fenêtre, elle voit la tour. Les volets de la chambre de la tour sont ouverts. Elle aperçoit quelqu'un. Une forme fugitive. Une silhouette noire dont elle n'arrive pas à

distinguer correctement les contours. Elle n'arrive pas à savoir si c'est un homme ou une femme. Elle a l'impression que cette silhouette l'observe. D'un bond rapide, elle s'écarte de la fenêtre. La sensation d'avoir été épiée et surtout repérée la trouble. C'est en général elle qui épie. Elle est prise d'une mauvaise intuition. « Marikel, commence pas, tu es là pour te reposer, alors ne commence pas à imaginer tout un tas de trucs. C'est repos, piscine, bonne bouffe et mariage. »

Elle s'allonge. Au-dessus d'elle, un ciel de lit en bois sculpté dont les rideaux de mousseline retombent et forment une alcôve protectrice. Elle ferme les yeux. Le repos, il faut se reposer, pas d'enquête, pas de mystère à résoudre, pas d'article à écrire, pas de mélodrame à dénouer, rien, le silence et le repos. Des bruits dans le couloir la sortent de ses réflexions. Elle entend un frottement timide à sa porte. Elle se redresse, écoute. Le frottement se fait plus insistant. Elle perçoit nettement des petits coups contre la porte. Elle se lève et ouvre la porte. Personne. Devant elle, la porte de la chambre de la tour est fermée, les clés sont sur la serrure à l'extérieur de la porte. Elle sort de sa chambre, colle son oreille à la porte voisine et écoute. Elle discerne de petits gémissements, des pleurs, ceux d'une femme. Certainement les pleurs de la silhouette qu'elle a aperçue derrière la fenêtre.

Elle retourne dans sa chambre, ferme la porte à double tour. Cette femme dans la chambre de la tour l'intrigue. Le propriétaire lui a pourtant bien dit qu'il n'y avait personne dans cette chambre. Elle s'approche de la fenêtre. Dehors, les arbres du parc s'étirent langoureusement et étendent leurs ombres voraces sur la terrasse, sur la piscine. La piscine, son eau claire et calme l'appelle.

Elle enfle rapidement son maillot, prend une serviette au hasard dans la salle de bains, sort de sa chambre. Devant elle, la porte de la chambre de la tour est entrouverte. Elle s'approche de la porte, jette un œil indiscret dans la pièce. Un grand lit blanc fait face à la fenêtre, le ciel de lit est orné de petits angelots blancs, des

rideaux blancs décorés de roses rouges descendent lourdement jusqu'au sol. Devant la fenêtre, un petit secrétaire avec son fauteuil. Du papier à lettres est posé sur le secrétaire, un stylo-plume a laissé une grosse tache d'encre sur le papier blanc. Dans le coin près de la fenêtre se trouve un mannequin de couturière qui porte une robe de mariée délicatement ouvragée. Mousseline de soie et dentelle finement travaillée. Certainement la robe de mariée d'Eugénie. Une couronne de fleurs est posée sur la commode. Un bruit dans le couloir l'empêche d'entrer dans la chambre. Elle referme la porte et reprend le couloir aux tableaux, sa serviette sur l'épaule, mise à nu par des regards d'outre-tombe. Elle frissonne. Elle presse le pas, dévale les escaliers, pousse la lourde porte en bois et jaillit dans le parc, essoufflée, libérée. Elle se dirige vers la piscine, pose sa serviette sur un transat et plonge dans les eaux claires et rafraîchissantes.

Elle oublie tout, nettoyée de tous ses fantasmes. Dans sa frénésie de l'oubli, elle enchaîne les longueurs, puis essoufflée par sa quête de l'amnésie, elle s'arrête près des marches de la piscine, passe les mains sur son visage et sort de l'eau. Elle n'a pas vu la jeune femme assise sur le banc en pierre près de la piscine. Elle prend sa serviette, s'essuie avec nonchalance, se tourne vers le manoir et observe les deux tours. Elle cherche des yeux la fenêtre de la chambre de la tour.

— C'est la fenêtre du haut, la dernière sur la tour, la vôtre est juste en face.

Elle se retourne et voit la jeune femme assise sur le banc en pierre.

— La chambre sur la tour, c'est la fenêtre du haut, la dernière près de la tour, la vôtre est juste en face. C'est bien la chambre de la tour que vous cherchez ?

— Oui, comment le savez-vous ?

— Vous êtes Marikel ? Marikel Rolles ?

— Oui et vous ?

— Moi, je suis d'ici et d'ailleurs, je suis là et pas là, je viens, je vais, je suis d'aujourd'hui et d'hier et de toujours ! Je rigole, je suis Eugénie.

— Eugénie ! Mon Dieu que tu as changé, tu es devenue une belle jeune femme, ça fait combien de temps qu'on ne s'est pas vues ?

Elle observe la jeune femme sur le banc de pierre. Les yeux clairs, le regard malicieux, ombré par de longs cils noirs. Fragile statue de porcelaine assise sur ce banc de pierre, ses mains sont sagement posées sur ses cuisses. Ces cheveux de jais, remontés en un chignon discipliné dans sa nuque, rehaussent son teint d'argile. Visage kaolin, ourlé par des lèvres rubis et percé de deux corindons bleus figés sur l'horizon. Elle porte une robe en dentelles nacre qui descend jusqu'à ses chevilles, enserrées dans des bottines à lacets ambre. À son cou un médaillon en camée. Elle est assise sur le banc de pierre, elle est ici, mais semble ailleurs. Sa présence donne des frissons à Marikel.

— Je suis dans la chambre de la tour.

— Ah bon, mais je croyais que personne n'y dormait !

— Enfin, j'y suis sans vraiment y être, c'est dans cette chambre que se trouve ma robe de mariée et que le moment venu je vais m'apprêter !

— Je vois. Mais du coup, tu loges où ?

— Dans la petite dépendance, le petit studio. Les parents ont pensé qu'avec Elphège on serait plus tranquille.

— Ils ont raison. On va donc se revoir. Je m'incrute à la noce.

— Je suis tellement contente que vous soyez là. J'ai lu votre dernier livre, vous pourrez me le dédicacer ?

— Avec plaisir. Et comment va Elphège ?

— Parfaitement bien, il a terminé ses études, moi aussi d'ailleurs, c'est pour cela qu'on a décidé de sauter le pas et de nous marier. Ne pas perdre de temps. Après la noce, nous partons pour une année sabbatique, un tour du monde. Cadeau des parents. À

notre retour, nous reprendrons le manoir du grand-père d'Elphège pour le transformer en gîte.

— Le manoir des amandiers ?

— Oui, Elphège en a hérité à la mort de son grand-père.

— Et je serai votre première cliente.

— Avec joie.

— J'ai froid, je remonte m'habiller, on se voit pour le souper ?

— J'y serai, à de suite.

Marikel quitte Eugénie. Sur le banc de pierre, la jeune statue ne bouge plus, ne parle plus, ne semble plus respirer. Elle observe Marikel qui s'éloigne et qui remonte rapidement les escaliers. Puis disparaît dans le château. Marikel passe dans le couloir des portraits, les regarde à la sauvette. Elle s'arrête soudain devant le portrait d'une jeune femme d'une vingtaine d'années, cheveux noirs, yeux bleus, lèvres rouges, visage pâle, à son cou un médaillon en camée. Sous le tableau une date 1812.

Elle est prise d'une peur irraisonnée, elle a froid, elle tremble, les battements de son cœur accélèrent, elle éprouve un malaise inexplicable, accompagné d'une sensation d'étouffement douloureuse et insupportable, elle est prise de vertiges. Pour ne pas tomber, elle s'appuie au mur. C'est Eugénie sur le portrait. Elle s'approche pour lire la petite étiquette qui se trouve dans le coin de tableau : Julienne. La ressemblance est perturbante. Marikel rejoint sa chambre. Elle retire son maillot de bain humide, passe sous la douche. Le châtelain n'a pas menti, la salle de bains est ultramoderne. Une douche à l'italienne est installée. Une tête de douche à effet pluie est encastrée dans le plafond. Sur la colonne de douche, trois jets massent agréablement les épaules et le dos de Marikel. Elle prend son temps. Elle s'arrache avec regret à cette pluie bienfaisante. Elle s'habille rapidement. Dix-neuf heures viennent de sonner. Elle ne doit surtout pas être en retard pour le souper. Elle sort de sa chambre. Elle colle son oreille à la porte de la chambre de la tour. Elle entend un léger frôlement, un petit

gémissement. Tout cela l'intrigue, mais pas question de se laisser aller aux élucubrations. Elle est ici pour se reposer. Le repos, rien d'autre. Et le repos commence par un bon repas. Elle avance dans le long couloir, direction la terrasse quand soudain la lumière s'éteint. Le couloir sans fenêtre est brutalement plongé dans le noir. Marikel hurle un juron à damner tous les saints. Elle avance à tâtons. Elle arrive jusqu'au secrétaire qui se trouve près de l'escalier. Elle perçoit une grande ombre noire. Elle frissonne. Quelqu'un ou quelque chose vient de frôler son bras. La lumière s'allume soudain et Eugénie apparaît, pimpante : « Marikel, on vous attend, vous venez ? » Elle jette un dernier regard vers le fond du couloir. Une silhouette noire, celle d'un homme se faufile rapidement dans la chambre de la tour.

Eugénie

Marikel se lève comme à son habitude aux aurores. Le verger s'étale devant elle impudique et effronté. Il s'exhibe et offre aux regards gourmands ses fruits qui se languissent lourdement sur les branches, jouant voluptueusement avec les premiers rayons de soleil. Ils attendent que des mains expertes les palpent, les caressent, les portent à des lèvres charnues, à des bouches voraces. Sur l'esplanade enherbée, la piscine attend que les baigneurs solitaires, échauffés et excités s'enfoncent avec délectation dans son eau verte.

Sur la terrasse au pied du manoir, les tables en fer forgé blanc parées pour l'orgie matinale narguent les arbres qui s'étirent vers le soleil. Sur des nappes blanches, les confitures du verger fertile font des taches de couleurs bigarrées. Dans un panier en osier, les pains frais attendent d'être mêlés aux marmelades suaves et goûteuses. L'odeur du pain frais titille les narines. Un café brûlant répand ses senteurs fruitées dont l'arôme vaporeux réveille les sens des endormis du manoir.

Marikel est la première sur la terrasse. La première après une nuit calme. Elle aime être la première. Elle aime le calme des matins. Elle aime le bruissement de la nature qui s'éveille. Elle est assise, seule et s'enivre de la sérénité matinale, des odeurs, de la lumière du premier soleil, de la renaissance du jour. Seule. Quel bonheur ! Quel luxe, ce calme ! Ce sentiment l'envahit, l'emplît d'une joie intense. Seule dans sa bulle de bonheur, le monde entier lui est étranger. Elle entend la nature qui s'éveille, ses murmures, le moindre souffle, le plus petit craquement, l'infime frémissement. Elle perçoit le merle sur la branche, le coq qui chante, le

bourdonnement de l'abeille, le jappement du chien, le miaulement d'un chat, les huit coups qui sonnent à l'église. Elle entend la vaisselle que l'on déplace, les chuchotements de l'office, les pas sur le gravier. Seule à sa table en fer forgé blanc, elle goûte la vie. Elle goûte sans modération et du bout du doigt la confiture rouge. L'explosion de saveur fait naître une tempête fruitée qui la transporte dans la tourmente féconde du verger aux parfums infinis.

— C'est bien de se sentir seule au monde pendant un instant, n'est-ce pas ?

Cette voix ! Sa voix ! La bulle éclate, la solitude est rompue. Elle n'entend plus rien. Elle n'entend que la voix. Cette voix reliée par un fil ténu à des sons qui proviennent de sa bouche rubiconde. Marikel ne comprend pas pourquoi la voix de la jeune femme la met si mal à l'aise. Cette voix jeune et joyeuse semble provenir d'outre-tombe.

— Je vous dérange peut-être ?

Elle s'entend dire non. Elle tourne la tête vers la voix. C'est elle, Eugénie. Elle est assise, là, à la table voisine de la sienne, les mains sur les cuisses. Marikel ne l'a pas entendue arriver. Elle porte une robe rose poudré en dentelle, à manches courtes, rétro, fluide, légèrement cintrée à la taille. Elle est assise, seule, le regard perdu, les paupières closes. Elle parle et sa voix résonne dans ses oreilles comme un gong. Marikel est prise d'un malaise. Pourquoi ? Elle adore Eugénie. Mais cette oppression, Marikel la connaît. C'est un tourment qui la prévient d'un malheur. Elle passe la main sur son visage pour effacer cette intuition désagréable. Aujourd'hui, Eugénie se marie. Aujourd'hui est un jour de joie. La voix de la jeune fille se disperse dans la brise matinale.

— J'aime le début du jour, le bruit de la vie, le silence des hommes. J'ai l'impression que le monde est à moi, qu'il est en moi et moi en lui. J'aime cette impression d'union et le plaisir qu'il procure. Vous aussi, je crois !

Marikel ne répond pas. Elle l'observe, ne peut détacher son regard de sa bouche, de ses yeux aveugles, de son visage de pierre.

— J'aime observer ce monde qui revient à la vie chaque matin. Vous avez, me semble-t-il, un don pour cela, Marikel. Observer, je veux dire ! Vos yeux sont des mains qui touchent, qui déshabillent. On le sent quand on lit vos livres.

Elle tourne la tête. Ses paupières s'ouvrent brutalement sur deux saphirs froids qui la transpercent avec violence.

— Tu es bien morose ce matin, Eugénie. Quelque chose ne va pas ?

— Non, je suis heureuse, aujourd'hui, nous nous marions. Nous officialisons notre amour et la fête sera superbe. Mais je suis un peu triste pour vous, Marikel, vous me semblez toujours seule. Depuis que je vous connais, vous êtes toujours seule. N'avez-vous pas d'amoureux ?

Marikel est désarçonnée par la question. On ne lui avait encore jamais posé cette question. Après tout, c'est sa vie privée.

— Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise. Mais vous avez l'air de quelqu'un qui cherche quelque chose et qui ne trouve pas.

— Eugénie, tu n'as pas de soucis à te faire pour moi, j'ai une vie intime très épanouie. C'est un choix de vie. Ma liberté compte avant tout. Je n'ai envie de vivre avec personne, du moins qu'avec moi-même. Je suis heureuse comme ça. Je te souhaite d'être aussi heureuse et libre que je le suis.

— Merci, je suis comblée. J'ai hâte. Surtout, je me réjouis pour notre voyage autour du monde. Vous viendrez aux Amandiers quand tout sera prêt ? J'ai mis ma touche personnelle, c'est le minimum que je puisse faire, la déco, c'est mon métier. J'ai voulu un style rétro, très année vingt.

— D'où la robe que tu portes ? Je viendrai aux Amandiers. Je n'ai pas encore vu Elphège.

— Il ne devrait pas tarder. Marikel Rolles, vous devriez faire attention, votre confiture coule !

La confiture rouge dégouline doucement et s'écrase en goutte sanguinolente sur la nappe blanche.

— Ce n'est pas vrai ! Quelle maladroite, je fais !

Elle nettoie rapidement la tache avec sa serviette. Elle se tourne vers sa voisine. La chaise est vide. Elle reste seule, perplexe. Eugénie a disparu. Une fille insaisissable, cette Eugénie. Le châtelain apporte du pain à la table et des serviettes. Marikel observe l'esplanade centrale. Les ouvriers montent un immense chapiteau blanc.

— Ils devraient avoir terminé pour midi. Les festivités commenceront à quatorze heures. Elles se feront sous le chapiteau, la célébration du mariage aura lieu dans la petite chapelle du château, celle au fond du jardin médiéval. On débutera par la cérémonie à la chapelle.

— Ça va être magnifique.

Marikel termine son petit déjeuner. Elle se lève, se dirige vers l'entrée de la tour, s'engouffre dans l'escalier qu'elle monte lentement. Elle arrive dans le couloir des portraits. Elle cherche celui de la jeune femme. Elle se place devant le portrait daté de 1812. Cette ressemblance la trouble de plus en plus. Soudain, elle est prise d'une douleur aiguë dans la poitrine. Elle a la nausée. Ses mains tremblent. Elles sont moites. Une sueur froide dégouline dans son dos. Ses jambes sont en coton et ne la portent plus. Sa vision se brouille. Elle n'entend plus qu'un lourd bourdonnement autour d'elle. Elle distingue un chuchotement, une respiration. Sa respiration, pénible, saccadée. Elle peine à respirer, elle suffoque. Au fond du couloir, un bruit de clé la fait sursauter. La lumière du couloir s'éteint. L'obscurité jette son voile sur le couloir et ses portraits. Elle tâtonne pour trouver l'interrupteur. La lumière se rallume. Eugénie et Elphège se trouvent près d'elle.

— Marikel, vous allez bien ? Venez, on va vous conduire dans votre chambre, vous avez besoin d'un médecin.

— Non ! Je vais bien. Juste un peu de fatigue. Qui est cette personne sur ce tableau ? Elle te ressemble beaucoup, Eugénie, tu ne trouves pas ?

— Oui, c'était la nièce du Maréchal. Un descendant de la famille.

— La date correspond à un évènement précis ?

— Oui, je crois que c'était le jour de son anniversaire, elle avait vingt-quatre ans. Je crois que le portrait a été peint le jour de son mariage.

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle est morte !

— Oui bien entendu, je pense bien qu'elle n'est plus vivante aujourd'hui. Je voulais savoir qu'elle avait été sa vie !

— Elle est morte, en 1812, le jour de son mariage !

— Morte, le jour de son anniversaire et de son mariage ? Mais comment, pourquoi ?

— Suicide !

— Suicide, le jour de son mariage. Eh ben, c'est qu'elle devait détester son prétendant.

— Non, ils s'adoraient, c'était un mariage d'amour, pas un arrangement. L'histoire raconte qu'on l'a retrouvé dans la chambre de la Tour, morte. Elle portait sa robe de mariée. On a aussi retrouvé un genre de lettre sur une commode. Mais personne ne sait vraiment pourquoi elle a fait ça.

— Et son fiancé ?

— Il est devenu fou, on ne l'a plus jamais revu. Certains disent que c'est lui qui l'a tuée et qu'il a fui après. Marikel, vous devriez vous reposer un peu. Nous, on file. Vous devez être en forme pour la noce. Rendez-vous à la chapelle à quatorze heures. Je suis curieuse de voir votre robe.

— Ma robe ?

— Mais oui, pour le mariage. On file. À toute.

Les deux tourtereaux disparaissent. Marikel se jette sur son lit. L'histoire de la jeune femme du portrait la bouleverse, elle ne sait pas pourquoi. Son sixième sens vient de se réveiller et elle n'aime pas du tout cela. « Allez, ma vieille, ne laisse pas ton imagination vagabonder. Ta mission c'est la robe. La robe pour la noce. »

Car dans sa valise, Marikel n'a aucune robe de cocktail, d'ailleurs Marikel ne porte jamais de robe. Prochaine aventure : chercher une tenue pour la noce. Et vite car le temps presse.

Mais au fond du couloir, dans la pénombre se dissimule une ombre. Dans la chambre de la tour, un murmure s'élève.

Odiario

Il est assis sur la terrasse qui donne sur son jardin. Son jardin arboré, fleuri, coloré. Son jardin, le refuge pour les oiseaux, hérissons, chats, renards, et autres bestioles égarées. Il y a planté avec soin et amour toutes sortes d'arbres et d'arbustes qui permettent aux oiseaux de nicher et de trouver de la nourriture : amélanchier, noisetier, fruitiers, sureau, chèvrefeuille, clématites. Sur sa terrasse grimpe une magnifique glycine dont il est particulièrement fier. Il a aussi fait pousser toute une forêt qui rafraîchit ses fins de journées d'été. Il aime y retrouver ses amis les écureuils. Il a acheté cette maison en bois et son grand terrain il y a des années. Sa maison, tout au fond de sa vallée. Sa maison entourée de grands prés verdoyants. Il lui suffit de sortir de chez lui pour se retrouver sur les sentiers de randonnées qui le mènent sur les hauteurs. Il aime parcourir les chemins caillouteux le matin de bonne heure, entendre l'eau des cascades se fracasser sur les rochers, se griser des parfums d'herbe fraîche. Il aime s'asseoir sur l'herbe rase des chaumes et attendre l'arrivée des chamois. Il aime se baigner dans l'eau glacée des lacs. Il aime moins la nuée de touristes débiles et inexpérimentés qui, telle une coulée de lave, brûle tout sur son passage avec pour seul objectif de faire le buzz sur les réseaux sociaux. Une vraie bande de cons qui ne respecte rien ni personne. Chaque week-end en basse saison et pratiquement chaque jour en haute saison c'est le même cirque : la chute, l'hélicoptère et les urgences. Faudrait leur foutre une contravention à ces imbéciles. Alors il se cloître chez lui, se cache dans son jardin. Son jardin, c'est là qu'il se sent en paix. C'est une passion, un défouloir, une thérapie. Mettre les mains dans la terre le

reconnecte avec le monde concret, l'univers des esprits de la nature. Mettre les mains dans la terre lui permet de garder les pieds sur terre et la tête froide. Car avec son job, il faut qu'il garde la tête froide.

Odiano, le flic. Mais pas n'importe quel flic. Commissaire Odiano. Commissaire Odiano qui n'aime pas vraiment rester dans son bureau toute la journée à traiter les dossiers. Odiano, c'est le terrain qu'il préfère au grand damne de sa hiérarchie. Odiano, c'est le performer, le marathonien de l'investigation policière. C'est un perfectionniste, organisé, rigoureux, maniaque et charismatique. Rien ne lui échappe. Il est à l'affût de tout, tout le temps. Odiano et son physique de bucheron puissant et vigoureux qui fait peur à tous les débutants dans le métier. Odiano, c'est la force tranquille. C'est le mec à qui on peut faire confiance en toutes circonstances, c'est le gars à qui on confierait sa vie sans hésiter. Odiano, c'est en solitaire, dans sa maison en bois qu'il trouve son énergie, son équilibre. Il adore rester assis pendant des heures sur sa terrasse, couché dans l'herbe ou au coin d'un bon feu avec un bon livre. Il faut dire qu'Odiano a une sacrée bibliothèque. Les collègues savent quoi lui offrir pour lui faire plaisir : un livre. Les livres, c'est sacré pour lui.

Ce samedi matin, Odiano est assis sur la terrasse et prend son petit déjeuner, en lisant son journal. Comme à son habitude, café noir sans sucre, quatre tranches de pain de mie toastées et beurrées. Il est heureux d'être en congé. La semaine a été rude. Le mois entier a été pénible. Une vague de suicides inexplicables lui a compliqué la vie. Un genre d'épidémie. Des suicides étranges, bien organisés, propres. Le procureur a classé les dossiers, contre son avis. « Des suicides, pas de crimes odieux, pas de psychopathe, Odiano, on classe les dossiers. Après la pandémie, les gens en ont marre, c'est comme ça, même les psys le disent, donc ils passent à l'acte. De simples suicides. Affaires classées. J'ai besoin de tous les bonhommes sur le terrain. Donc on en parle plus ! »

Voilà, affaires classées. Brigade menottée, muselée, Odiano doit la boucler. Mais pour lui, ces suicides ne sont pas des suicides ordinaires. Son instinct lui dit qu'il se trame un truc pas normal. Mais l'heure n'est pas aux devinettes. L'heure est à l'action. Il a demandé à Benès de venir le rejoindre pour une petite randonnée matinale. Histoire de consolider les liens entre coéquipiers. Benès est bien plus qu'un coéquipier, c'est un ami. Un ami sur lequel Odiano peut compter. Il mettrait sa vie entre les mains de Benès. Un chic type. Benès, un flic performant capable de sonder les témoins lors d'un interrogatoire, mais malchanceux en amour et incapable de voir quand il se fait avoir par les beaux yeux d'une belle femme. Il essaie pourtant. Son rêve est de fonder une famille. Avoir des enfants, une belle maison, un jardin et un chien... Mais la chance semble avoir tourné pour Benès. Il a rencontré une charmante jeune femme : Tania. Une rencontre toute bête, au laboratoire, en allant faire une prise de sang. Comme Benès avait le moral au plus bas, le médecin lui a demandé de faire quelques analyses. Car un flic avec un moral dans les chaussettes est un flic fragile. C'est ainsi que Benès a rencontré Tania. Et depuis, tout va mieux. Mais il s'occupe moins d'Odiano. Donc Odiano a décidé de faire de la cohésion avec son coéquipier. Rien de mieux qu'une randonnée en montagne. Odiano entend une voiture dans l'allée, Benès arrive. Odiano va à sa rencontre.

— Benès ! T'as pris assez d'eau ? On va transpirer ce matin.

— Doucement, commissaire, moi, je n'ai pas l'habitude de crapahuter en montagne.

Mais les deux hommes n'ont pas fait deux mètres que le téléphone d'Odiano sonne. Il décroche, contrarié.

— Où ? On arrive ! Bon, Benès, sauvé par un mort, on remet à une autre fois cette petite randonnée. On y va, le devoir nous appelle. Tu me suis ?

Les deux hommes sautent dans leur voiture, démarrent en trombe. Un nouveau suicide les attend.